

La forêt du Mal

Marcel Proust

... Gérard Joulé, *Epalinges*

Evelyne Bloch-Dano,
Madame Proust,
Grasset, Paris 2004,
382 p.

Luzius Keller,
Marcel Proust,
La Fabrique de
Combray, Zoé,
Carouge 2006, 140 p.

Lina Lachgar,
Vous, Marcel Proust.
Journal imaginaire de
Céleste Albaret,
La Différence,
Paris 2007, 158 p.

Une âme d'enfant de dix ans et l'expérience d'un homme devenu cruel. L'œuvre de Marcel Proust est celle d'un enfant monstrueux qui voit la vie comme un grand livre de contes, avec d'un côté les bons et de l'autre les méchants.

Les bonnes fées : Françoise, la servante ; sa mère et sa grand-mère qu'il adore ; la petite Gilberte Swann dont il fait la connaissance au jardin des Champs-Élysées où il allait jouer enfant, conduit par sa bonne, et qu'il retrouve à Combray ; Saint-Loup, quand il n'est encore qu'un jeune officier en garnison qui vient lui porter son manteau dans un grand restaurant afin qu'il n'attrape pas froid, en escaladant chaises et banquettes, avant que, l'âge venant et son hérédité se précisant, il ne bascule lui aussi dans le vice ; Oriane, la fée de la drôlerie, de l'insolence et de la fantaisie, l'épouse trompée qui le sait et en plaisante, jusqu'au jour où l'on apprend, au détour d'une ligne au bas d'une page, qu'elle a eu des tas d'amants, mais dont le narrateur ne nous dira jamais rien.

De l'autre côté : Odette de Crécy, la demi-mondaine, la femme de mauvaise vie, la femme entreprenante qui couche avec tous les hommes et leur fait souffrir les tortures de la jalousie ; la diablesse Madame Verdurin, qui règne sur son petit clan d'habitues comme Lucifer sur ses anges damnés ; le Baron maudit ; Morel, le musicien infernal, et bien d'autres.

Cette œuvre n'est donc pas dénuée de morale, au contraire. Mais cette morale est celle d'un enfant de dix ans dont la pureté ne pardonne pas l'impureté du monde et de l'homme qui y vit, qui s'en accommode et y satisfait ses vices. Enfant qui a ses dieux lares et familiaux, qui croit en un paradis, mais qui se perd à la fin de l'enfance pour ne jamais se retrouver.

Proust ne croyait ni à l'amour ni à l'amitié, et pensait comme Baudelaire que faire l'amour, c'était faire le mal. Le fait d'être homosexuel et de devoir le cacher, surtout aux yeux de sa mère, renforçait évidemment cette croyance. Il faut voir avec quelle force et quelle colère il reprenait Gide à ce propos ! Gide voulait faire sortir le sodomite de son ghetto ; Proust voulait l'y maintenir et le lui rendre si possible encore plus étouffant. Il ne se voyait pas autrement que coupable et criminel.

Aimant, anxieux et dévoré par un masochisme qui le fait payer de sa mort la réussite de son œuvre, Proust était tourmenté par des angoisses qui touchent au sadisme, comme lorsqu'il demande qu'on lui apporte un rat vivant qu'on pique devant lui avec des épingles de chapeau. Angoisses qui ont révélé dans ses livres des cavernes de brigands de chair d'où retentissent encore à nos oreilles les chaînes du baron Charlus, lieux de féerie et de damnation dans lesquels Jupien fait figure de Prince Sérénissime des enfers.

Sous les doigts de cet être des grandes profondeurs terribles, la littérature, sous son œil d'entomologiste, perd beaucoup de cette frivolité un peu oratoire et agaçante qu'elle avait encore chez Chateaubriand, surtout quand il nous parle du néant de l'homme. Proust nous parle avec un autre sérieux des intermitteances du cœur et des tourments des amants jaloux. Il en parle avec tout le sérieux du savant d'autrefois, du savant élevé par une mère sévère et rigoriste, qui lui a légué son sens moral, son sens du devoir, un sérieux quasi janséniste. C'est ainsi que le peintre du monde, c'est-à-dire de l'enfer, est le moins frivole des romanciers.

La connaissance du mal

La littérature habite tantôt le camp du mal et du malheur et tantôt celui du bien, comme les dieux d'Homère. C'est ce qui fait sa richesse et sa supériorité sur la philosophie qui, elle, est ligotée au bien comme un martyr à son poteau d'exécution. La littérature habite des jardins enchantés où poussent des fleurs vénéneuses aux parfums entêtants et où ne pénètrent que des enfants bien élevés, doux et sages, irrésistiblement attirés vers ce qu'il y a de dur, de cruel, de malheureux et de criminel. Ils ont le goût de se perdre, car ils ont été trop bien choyés par des parents aimants, bons et sévères. En effet, seul le pur et le doux ressent l'attrait de l'impur et du vil. Les êtres naturellement mauvais et criminels sont innocents de leur cruauté et de leur méchanceté ; ils ne savent pas qu'en faisant le mal, ils font pleurer les anges et souffrir leurs parents et qu'ils prostituent l'innocence et la vertu au vice.

Proust savait tout cela. Il parle essentiellement dans son œuvre du mal et du péché dont un adolescent prend cons-

science au sortir de l'enfance, et de la dégradation des êtres, tant des corps que des âmes. Il oppose radicalement ce qu'il appelle le monde inhumain du plaisir, aux paradis de sensations longtemps innocents de l'enfance et de la loi morale dictée par sa mère, avant l'éveil de la conscience et de la faute, comme si, pour reprendre les termes de saint Paul, avec la loi était venu le péché.

Proust a écrit des livres immobiles, sans véritable sujet, sans véritable histoire, avec pour principaux événements le passage du temps et les déformations et les révélations qu'il produit chez ses personnages, déformations et révolutions que l'on peut considérer comme autant de châtiments. Mais il a su créer des personnages, contrairement à son contemporain Joyce. Son roman-fleuve est le fleuve héraclitien du Temps. Et il a été le chroniqueur d'une époque et d'un monde, tout en faisant de la souffrance l'instrument de connaissance privilégié du cœur humain.

Il a peint des hommes oisifs - Swann, le narrateur, Saint-Loup, Charlus - que rien, aucun travail ou ambition mondaine, désir de pouvoir, d'argent ou de gloire comme chez Balzac, ne peut détourner des tourments de l'amour jaloux. Le divertissement que Pascal reprochait à l'homme, le héros proustien, atteint du mal d'aimer, en est, pour son malheur et sa damnation, tout simplement incapable. Mais pour sa félicité aussi.

Les héros de Proust ne sont pas des séducteurs. Ils sont le contraire de Don Juan. Proust nous dit que l'amour du jaloux lui ouvre la porte sur des tavernes d'Ali Baba de tortures et de souffrances qui ne peuvent que lui profiter. Souffrir par une femme est ce qui peut nous arriver de plus enviable, car cette douleur nous arrache aux plaisirs futiles de la société, de la conversation et

de l'amitié au milieu desquels notre âme béatement, grassement, bourgeoisement s'assoupissait.

Les femmes, objets du désir du narrateur, sont deux fois cachées dans cette forêt du Mal qu'est l'œuvre de Proust. Une première fois parce que le narrateur va souvent les chercher dans un milieu social inférieur au sien (le seul genre de femmes qui excite son désir), lavandières, ouvrières qu'il a d'abord associées à un paysage, un tableau (Odette vue par Swann comme un Botticelli fatigué et défraîchi - ses pauvres joues font pitié au lecteur chaque fois que l'auteur en parle). Et une deuxième fois parce qu'il les séquestre chez lui et en fait ses captives, ne les montrant pas, ne les sortant pas, les faisant surveiller de peur que les hommes les regardent ou qu'elles regardent des hommes.

Ainsi aimer, pour les personnages masculins de Proust, c'est faire d'un être, qui en soit n'a aucune valeur particulière, une divinité ou une idole dont on devient l'esclave, au point de renoncer à toute dignité, tout respect, toute décence, tout honneur et toute estime de soi. L'être aimé n'est aimé et n'existe pour celui qui l'aime que pour autant que celui-ci souffre par lui. S'il cesse de souffrir, il cesse aussitôt d'aimer. Il est le support de qualités esthétiques, bien plus que morales, que lui attribue l'imagination amoureuse de l'amant ensorcelé. Un amant n'aime pas sa maîtresse parce qu'elle est jolie ou spirituelle. Il la trouve jolie et spirituelle parce qu'elle est sa maîtresse. De toute façon, les femmes, un tant soit peu intellectuelles, ne peuvent exciter son désir ou intéresser son intelligence.

Le narrateur s'imagine que sa maîtresse le trompe, couche avec d'autres hommes ou d'autres femmes. Il a cette phrase qui revient fréquemment sous sa plume : elle fait le Mal. Non seulement parce qu'elle le trompe, mais parce que pour Proust

faire l'amour, c'est faire le mal, la cruauté étant liée au plaisir sexuel ; la cruauté ainsi qu'une espèce d'avilissement. Cet acte-là chez Proust est presque toujours attaché au blasphème. M^{lle} Vinteuil crache sur le portrait de son père avant de s'abandonner au plaisir avec sa complice. C'est l'auteur lui-même qui a une conscience aiguë d'humilier sa mère chaque fois qu'il désire une femme ou qu'il couche avec elle. Il se sent même doublement coupable du fait de son uranisme, qu'il voit et tient à voir comme une malédiction. L'homosexualité est une chose de la nuit et du secret qui ne doit respirer que dans la réprobation et la clandestinité. Les toutes premières pages de *Sodome et Gomorrhe* sont assez explicites sur ce point !

Un chemin mental

Proust, comme nul autre, a su nous rendre attentifs à ce fait si simple pourtant que l'objet de notre désir se colorie de tout ce qui intervient ou s'interpose entre nous et lui, entre le moment où il s'empare de nous et celui où nous le satisfaisons. Ainsi n'est-ce pas seulement avec sa maîtresse qu'un amant fait l'amour, mais avec les mille et une choses que le trajet qu'il fait pour se rendre à son domicile aura suscitées en lui. Il a d'abord caressé par le rêve et la pensée le corps qu'il lui sera donné d'atteindre et qui tire une grande part de son prestige de l'attente, du parcours. De quel ennui est empreinte la vie de ceux qui par paresse se rendent directement chez leurs amis en voiture sans avoir d'abord rêvé longuement à eux. L'amour est ce chemin mental que nous faisons entre une femme aperçue, rêvée et une femme approchée, caressée. Plus ce trajet est long, varié, accidenté, et plus le désir sera grand et par consé-

quent le plaisir. Or le plaisir est aussi chose mentale, comme Léonard disait de la peinture. Et cet amour ne se maintiendra que par la peur de le perdre et l'incertitude de le retrouver, car il est le besoin de voir nos souffrances apaisées par l'être qui nous les cause.

L'amour, cette passion ou cette maladie de l'âme, n'est pas comme les autres concupiscences dont parle l'Apôtre Jean, car il est le désir de plaire à un seul être à l'exclusion de tous les autres. Il ne peut trouver dans la réussite auprès des autres la consolation d'échouer auprès de la seule personne pour laquelle il est prêt à quitter le monde entier. Pour se persuader qu'on est aimé quand on ne l'est pas, on fait plus de raisonnements et de réflexions qu'un philosophe dans toute sa vie. C'est pourquoi un amant jaloux, un mari trompé sont de plus grands philosophes que celui qui ne courtise que les idées qui sont à tout le monde et qui se donnent à qui veut bien les prendre.

Pour cette seule personne, l'amant est prêt à devenir plus entreprenant qu'un entrepreneur, à prendre plus de drogues qu'un sportif qui veut gagner une compétition, plus de calmants qu'un malade, plus de viasgras qu'un impuissant, et à souffrir plus continuellement qu'un galérien. Ainsi passe-t-il à côté du bonheur sans le reconnaître. Mais il connaît la souffrance qui est plus ancienne que le monde et qui depuis qu'il a été créé lui est inséparable.

La vérité de l'art

Parlant de la littérature, Proust disait : « Que de tâches n'assume-t-on pas pour éviter celle-là ? Porter secours à son prochain, soigner un malade, militer dans un parti, faire triompher le bien, refaire l'unité de la nation, redresser la société, sau-

ver la nature. Mais ce ne sont là que des excuses, ceux qui se livrent à ces besoins de substitution n'ont pas ou plus de génie. » Ce génie qu'il faut écouter à tout prix, cet unique nécessaire, nous dit Proust, comme l'Évangile, si l'on veut être sauvé. Car l'instinct dicte le devoir, alors que les considérations altruistes fournissent les prétextes pour l'éluider. Seulement les excuses ne figurent point dans l'art, les bonnes intentions n'y sont pas comptabilisées, pas plus que les bons sentiments ; c'est pourquoi l'art est ce qu'il y a de plus réel, la plus austère école de vie, le vrai jugement dernier. Ce que nous n'avons pas eu à déchiffrer, à éclaircir par notre effort personnel, n'est pas à nous. Ne vient de nous-même que ce que nous tirons de l'obscurité qui est en nous et qu'ignorent les autres. Inutile de préciser que la littérature dont il est ici question, c'est le livre à écrire et non pas celui qu'on lit et qu'un autre écrit pour nous.

Proust, dans son idéalisme philosophique, va jusqu'à dire qu'une belle page est immortelle parce qu'elle a été une fois pensée, puis conçue. Peu importe qu'elle soit ensuite détruite et ne trouve pas de lecteurs.

G. J.

Une collection des *choisir*

Un de nos fidèles abonnés offre un beau cadeau à une personne intéressée : sa collection complète de *choisir*, du premier numéro, en novembre 1959, à ce jour.

Si vous êtes intéressé, contactez Marie-Thérèse Bouchardy au ☎ 022 827 46 78.